



Entrer en maternité ?

Francine Comte

Pouvoir choisir d'enfanter, ou pas : ce n'est qu'une demi-victoire pour les femmes. Quelle est notre liberté dans ce choix ? Comment élucider si nous le voulons ou non, cet enfant, voire cette tribu qui va changer tout notre rapport à nous-mêmes et au monde ? Nous refusons l'enfermement dans le « rôle » de mère, la division des tâches. Mais ce désir d'enfant, n'est-ce pas aussi un conditionnement ? Ne reproduisons-nous pas aveuglément notre oppression ? Pourtant, bien des féministes, après l'avoir dénoncée comme un piège (1), parlent avec bonheur de la maternité (2). Comment désire-t-on enfanter, aujourd'hui, quand on aspire à se libérer ?

Cet article n'a pas la prétention de traiter du désir d'enfant en général, mais veut cerner comment le vivent aujourd'hui des femmes sensibles au féminisme. Il se limitera donc à une approche restreinte : des discussions, en particulier dans un groupe femmes réuni autour du thème « maternité-enfants », et mon expérience propre (quatre enfants de l'époque méthode Ogino).

Ce qui apparaît d'abord, c'est la difficulté à expliquer, difficulté voilée de refus : c'est ainsi, je désire ou je refuse. Ou : j'ai refusé, puis soudain ça s'est imposé à moi. (Mais il y a toujours : « je refuse et désire à la fois, même quand la grossesse est déclarée ».) Et tout, dans cette expérience, est marqué par l'ambivalence : l'attrait est doublé de peur ; le désir, de refus. Domaine de l'irrationnel ? Affirmation rapide d'un désir « personnel », « naturel » qui ne laisserait plus d'espace à la pression sociale ? En creusant, apparaissent des motivations très diverses, emmêlées, s'exerçant à plusieurs niveaux à la fois,

car cela touche et notre rapport à nous-mêmes, et notre rapport aux autres (compagnon, mère) et enfin notre rapport au monde.

Il y a d'abord le désir de grossesse. Désir ou refus, tout aussi violent l'un que l'autre pour certaines. Fantasma de cette transformation du corps : « *Je me suis mise à porter des robes larges, rondeur, boule, ballon, image magique, je serai ronde !* » (2). C'est le désir d'une expérience, d'une métamorphose, possible à nous seules. Ce « à nous seules » qui sert peut-être bien, depuis la petite enfance, de compensation à un univers basé sur la virilité : « *Un domaine réservé dans lequel les hommes n'auront jamais l'occasion de vivre* » (2). Cette modification nous fait peur et nous séduit à la fois. Le désir de grossesse se dit « physique », « tripal » : inexplicable, quoi. En fait, il est aussi tributaire des schémas en vigueur : notre époque valorise la femme enceinte (idéalisée), contrairement aux années 50. Mais elle reflète en cela une avancée des femmes : nous arrivons un peu mieux à aimer notre corps de femmes, indépendamment du regard et des canons de beauté machistes, et cela nous permet de vivre autrement nos mutations.

Porter un enfant de lui...

Certaines se retrouvent peu, ou pas du tout, dans ce désir de grossesse. Ce qu'elles veulent surtout c'est « *porter un enfant de l'homme que j'aime* » ou « *faire un enfant avec lui* », privilégiant ainsi soit l'engendrement, soit le projet commun. L'accent n'est plus mis sur la réalisation de soi, mais sur le couple et l'image qu'on en porte. Le couple donneur de vie. Belle et séduisante vision. Mais le couple n'est que ce qu'il est, et donc ce qu'est chacun. Et souvent le désir d'enfant revient à cacher l'absence de perspectives personnelles.

L'enfant a vocation de combler notre vide, de renouveler notre vie. Parfois même, et de façon pas toujours consciente, on fait un enfant pour empêcher un couple de se dissoudre, pour exorciser la peur de la désagrégation. L'enfant devient ce qu'on veut dire à l'autre. « *Je l'ai fait comme un gage que je resterai avec lui.* »

Enfant-visage de l'amour, enfant-témoignage, enfant-gage... il n'est pas loin l'enfant-chantage, une fois l'amour détruit !

De toute façon, l'enfant devient le protagoniste malgré lui d'une histoire jouée jusqu'alors à deux.

Et il est déjà, avant d'être par lui-même au grand jour, l'empreinte dans la chair de la femme du passage de l'homme. Mais aussi de son appartenance à un homme : « *Corps plein de l'enfant, corps marqué par la possession d'un homme* » (2). La personne et la sexualité de la femme s'effacent. Le corps de la femme enceinte devient corps du couple.

Le refus de cette aliénation au sein du couple pousse des femmes de plus en plus nombreuses à élever seules leur enfant après un divorce, ou à être mères-célibataires. L'enfant est de moins en moins le « ciment » du couple. Mais il reste la grande affaire des femmes, et peu, de celles qui divorcent, envisagent de quitter leur enfant.

L'apparition d'un martien

Presqu'indépendamment du désir de grossesse, ou du rêve de couple heureux penché sur le berceau, la plupart des femmes désirent la présence d'un enfant. Mais surtout pour un premier enfant, c'est comme un rêve très flou : dans nos sociétés, nous n'avons pas l'habitude des nourrissons : « *Je pensais à l'enfant que j'attendais comme à un enfant de deux ans* ». Et il y a bien loin de l'enfant imaginaire qu'on porte neuf mois durant, à ce petit être, imprévu, qui apparaît. Un martien ! Quelle mère n'a pensé : quel est cet étranger ? Rupture, impression d'être flouée, de n'avoir pas « l'instinct maternel ». Du moins on nous le fait bien sentir. Il faut se laisser apprivoiser par cette petite chose qui nous connaît sans doute mieux. Oui, il y a loin de l'enfant imaginaire à cette présence bien réelle, dévorante, avec laquelle il faut désormais compter, composer.

Et nous voici engagées dans une sorte de piège : ces rapports étroits, nécessaires, risquent de devenir notre unique investissement, et au fur et à mesure que le temps passe, et que nous manquons au monde extérieur, le piège s'approfondit, aussi bien sur notre liberté que sur celle de l'enfant.

Dans notre désir d'enfant, il y a deux mouvements contradictoires : la création d'un être nouveau, sa mise au monde (ce désir de neuf, de jamais vu, issu de nous, qui s'immisce, qui révolutionne) et l'envie inavouée de le garder en soi, ou de le mettre au monde, mais sur orbite. Cela peut exister au moment de l'accouchement, et subsister par la suite. Bien sûr, nous ne voulons plus que les enfants soient « l'affaire des femmes », mais nous remplaçons volontiers l'ennuyeux « rôle » de mère, par une sorte d'instinct charnel possessif : c'est ma chair, c'est mon sang ! Seul compte *notre* enfant, quant aux autres...

L'envie même de nourrir est contradictoire. Mère nourricière qui construit l'autre, mais aussi se le garde attaché comme par un cordon ombilical. Don et absorption. Peut-il en être autrement ? Tas de contradictions. Comme dans tout amour, le tout est de savoir quel aspect dominera, et surtout comment d'autres forces en jeu (et pas forcément celles du père) à commencer par celles de l'enfant, sauront faire évoluer les rapports.

De toute façon, « *nous n'attendons pas d'avoir résolu tous nos problèmes pour faire des gosses* »... Même si « *j'ai préféré attendre d'être un peu plus sûre que je saurai le respecter* ».

L'âge d'enfanter

Ce qui est nouveau en effet, du moins chez les femmes soucieuses de libération, ce n'est pas seulement qu'on valorise la grossesse, qu'on ne compte plus autant sur le couple, mais c'est qu'on se donne du temps avant d'enfanter. Attendre. C'est le mot-clé de notre attitude devant la maternité par rapport aux générations précédentes pour lesquelles une femme, sitôt alliée de façon un peu stable avec un homme, ne concevait plus d'autres projets possibles que d'enfanter. Être mariée, c'était avoir des enfants. A une époque où la pression sociale ne joue

plus aussi fort, attendre pour enfanter n'est pas seulement lié à la possibilité nouvelle de contraception, c'est surtout basé sur le désir de se libérer, de vivre d'autres choses (3). Le désir d'enfant interviendra plus tard, comme une page tournée avec un certain type de réalisation de soi-même : « *J'avais pu réaliser les grands voyages dont j'avais rêvé* », « *J'avais fini mes examens* ». Il peut y avoir aussi une lassitude après une longue contraception ou des avortements. Comme l'impression que la « nature » doit avoir enfin sa part, que « *c'est mon tour* ».

Car enfin, l'âge a pu être repoussé, mais vers la trentaine la question se pose, même pour celles qui avaient tant de projets, même pour celles qui refusaient le plus d'être ligotées. On se dit « *Après 30, 35 ans, je ne peux plus repousser, à 40 ans, cela devient trop tard* ». Le désir personnel peut s'affirmer alors, mais il faut bien dire que la pression sociale joue aussi à plein sur la femme ou le couple sans enfant. Ne pas laisser le temps après quoi il n'y a pas de retour en arrière possible. Même celles qui sont célibataires s'interrogent et choisissent parfois d'assumer seules la venue d'un enfant.

Cela correspond de plus à un rapport différent avec le temps. 40 ans apparaît comme l'ombre qui va s'étendre, on pressent une certaine brisure. Alors enfanter, faire venir de soi un être neuf devient une réponse à l'angoisse. De toute façon, notre liberté nous a permis de repousser l'heure, mais cette expérience reste à réaliser — attrait mêlé d'angoisse —, presque aussi inéluctable que la naissance ou la mort, en tout cas aux frontières de nous-mêmes. Quelque chose d'étrange par quoi on doit passer.

C'est ma mère qui fait des enfants

Et si on se donne aussi le temps, c'est le temps qu'il nous faut pour nous situer en tant qu'être indépendant, pour n'être plus « *la fille de ma mère* », avant de rejouer à notre façon ce scénario de l'enfance et du maternage. « *Pour moi, à peine séparée de ma mère par l'adolescence, je m'étais retrouvée à la naissance de mon fils, à 19 ans, dans la lignée de ma mère, sa pareille, sa suivante.* » On ne veut plus de ça, mais de toute façon, entrer dans la maternité, à quelque âge que ce soit, amène une perturbation dans la perception de notre identité. Il y a souvent une oscillation, une incapacité à être vraiment dans ce rôle. « *Pour moi, il y avait l'idée : c'est ma mère qui fait des enfants.* » « *Je regarde parfois mon mari comme s'il était ma mère et celle de mon enfant.* » Un peu comme cette vieille grand-mère qui s'embrouille dans son âge et se comporte avec sa petite-fille enceinte comme si elle était elle-même sa fille. Flou parfois douloureux : devenant mère pour cet enfant, ne sommes-nous pas réduites à ce rôle, y compris parfois par l'homme qui nous voit soudain comme sa propre mère ? Fantôme de la mère qui nous imprègne encore. Tout se mélange. Où en sommes-nous ? Fuite, flou devant le temps qui, nous faisant reprendre le flambeau millénaire de la maternité, nous fait passer de notre histoire à un jeu codifié de tout temps.

Si la grande majorité des femmes y sont rentrées avec bonheur, accomplissant ainsi, croyaient-elles, leur destin de femmes, aujourd'hui

si on veut bien être mère, on veut vivre cela différemment, inventer. Alors au moins on retarde le moment de faire comme celles qui nous ont précédées.

Tant bien que mal donc, nous essayons de résister à la vieille pression sociale qui pesait si fort dans le désir d'enfant : nous prendrons le temps de vivre, de réaliser quelque chose que nous pouvons poursuivre après la naissance (du moins, quand nous avons un minimum de possibilités de réalisation), nous ne nous déciderons que si nous désirons vraiment être enceintes, si nous avons envie de faire un chemin avec un enfant. Au niveau d'un premier enfant, suffisamment de motifs existent pour que nous choisissons d'enfanter, sans qu'il soit, apparemment du moins, trop question de céder à la norme.

La logique « famille »

Mais après, une fois l'expérience faite, qu'est-ce qui pousse à recommencer ?

Bien sûr, les mêmes motifs peuvent se réactiver : on a aimé l'état de femme enceinte. On désire certains aspects du maternage : ce berceau blanc, ce doux bébé qui sent le lait, on veut de l'enfance, ayant perdu la sienne. On refuse de se dire : c'est fini pour moi. On a un amour nouveau, ou on veut réinjecter un peu de vie dans le couple. Il y a aussi chez certaines le fantasme d'avoir beaucoup d'enfants, « avoir plus d'enfants que ma mère », le fantasme de la mère nourricière. Le désir d'une variété à découvrir. Une insatisfaction à se limiter à une histoire.

Mais on recouvre le plus souvent ces motifs par un argument-massue : « Un enfant unique, ce n'est pas bien, il lui faut un petit frère ou une petite sœur ». (Toujours l'enfant-alibi.) Ce n'est pas si évident, contestent d'ailleurs les femmes défendant l'enfant unique : « Ce qu'il lui faut, c'est des compagnons, et ce peut être mieux qu'il les choisisse, selon ses goûts, parfois plus âgés, qu'il en change », « La solitude de l'enfant unique n'existe que si la famille est fermée » (4). On peut très bien, avec un enfant, échapper à cette fermeture, cela devient problématique avec plusieurs enfants : la vie quotidienne est moins souple, plus difficiles sont les sorties, les échanges pour une nuit, etc.

Et surtout, on s'enferme dans la logique « famille ». Avoir un enfant, c'est une expérience décisive, mais qui reste légère. Une femme avec un enfant, deux à la rigueur, n'est mère que transitoirement, celle qui en a plusieurs devient mère de famille à vie. On sait qu'il y a même une sorte de fatalisme, surtout quand on n'a pas de travail à l'extérieur. Pourquoi pas trois ou quatre ? Il faut bien justifier qu'on sert à quelque chose. La pression sociale joue alors à plein, et même notre situation dans la société. Choisir d'avoir plusieurs enfants, aujourd'hui où nous n'avons pas décollé de notre rôle de mère et de la division des tâches, cela ne ressemble pas à un choix de femme libre, mais à un choix d'esclave.

Et c'est cela qu'escomptent les gouvernements quand ils proposent des mesures matérielles incitatives pour augmenter la natalité (ou encore quand ils limitent le droit à l'avortement = pays de l'Est).

Mais ces mesures n'ont de l'effet que sur une courte période, comme si cela ne faisait que faciliter le choix pour certaines hésitantes (ou rendre le refus plus difficile) ; très vite la natalité reprend son rythme, réduit aujourd'hui dans tout l'Occident (5). Ce qu'il y a dans l'air du temps, quand les femmes procréent moins, c'est bien d'abord leur désir de libération.

Pousser un enfant au monde

Mais il y a aussi autre chose. Une dernière question qui hante tous les esprits aujourd'hui : comment mettre des enfants au monde, dans ce monde de chaos, d'horreur ? Le désespoir est tel, ou la méfiance, que beaucoup refusent de porter un enfant à ce monde perdu.

Au contraire pourtant, bien des militantes qui ont momentanément baissé les bras devant l'impasse, comme si elles avaient tourné une page, se mettent aujourd'hui à enfanter, à pouponner. Inconscience, repli, désir égoïste au jour le jour ? Je ne le pense pas.

Les femmes, quand elles accouchent, quand elles poussent un enfant au monde, le poussent vraiment au monde tel qu'il est. Je pense qu'elles font un acte de conscience suprême de ce qu'est le monde et de ce qu'il faut d'espoir et d'énergie pour en braver l'angoisse. Et il n'est pas besoin d'être éminemment politisée pour ça. « *Il me semble que je suis devenue consciente de l'histoire, des événements, au moment de mon accouchement.* » Ce peut être aujourd'hui notre regard, notre protestation de femmes. Accoucher dans le bruit de guerre, quel défi, quel pari !

Parler de notre désir d'enfant, c'est aussi faire émerger dans la marée de nos désirs, cette conscience parfois diffuse. Parler, quand on attend un enfant, c'est se donner le moyen de ne pas vivre cela comme on voudrait nous le faire vivre, dans un cocon. La mise au monde en est tout le contraire. ■

(extrait de Partis Pris, n° 27, février 81)

(1) *Maternité-esclave*, les Chimères (un groupe de femmes, éd. 10 × 18).

(2) Voir *La Revue d'en Face*, et *Le Temps des Femmes*. Plusieurs citations sont extraites du *Temps des Femmes*, n° 11, hiver 80.

(3) En France, la baisse de natalité n'a pas attendu la loi Veil.

(4) La question de l'enfermement dans la cellule familiale demeure très complexe. La venue d'un deuxième enfant peut être aussi bien l'occasion d'une rupture bénéfique du face à face mère-enfant que d'un repli sur la famille !

(5) Cf. *Le Monde*, 13 janvier 81 : « La démographie des pays de l'Est tend vers le modèle occidental ».